

Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 4, Numéro 3

Décembre 2002

Y aura-t-il de l'amour à Noël ?

LAURENCE CLAVEL

Les célibataires ayant chanté tout l'été se trouvent fort dépourvus, la saison hivernale revenue. Comment trouver l'âme sœur à temps pour les Fêtes ? Et surtout où chercher ? Les longues heures au travail, les examens universitaires qui n'en finissent plus : il reste peu de temps, même au célibataire le plus chevronné, pour trouver quelqu'un avec qui aller skier au Mont-Tremblant, quelqu'un avec qui partager une bouteille de rouge au coin du feu. Mais surtout, quelqu'un que l'on pourra présenter à « ma tante » Solange

qui, à chaque *party* de Noël, demande: « Quand est-ce que tu vas nous présenter ton p'tit ami ? » De nos jours, les 5 à 7, les petites annonces dans les journaux et même les agences de rencontres téléphoniques ne suffisent plus.

Le meilleur moyen pour rencontrer quelqu'un au XXI^e siècle, c'est le « *cyberdating* ».

Tous les jours, les trois plus grandes agences du Québec

VOIR NOËL EN PAGE 2

DANS CE NUMÉRO

Société	p. 1-3
Politique	p. 4
International	p. 5
Pleins feux sur...	p. 6-7
Culture	p. 8-9
Chronique vin	p. 11
Le mot de la fin	p. 12

Noël à Paris, vers 1800.



SOCIÉTÉ

NOËL—SUITE

(Réseaucontact.com, Compagnie.com et Webseduction.com) recrutent, chacune, entre 200 et 300 nouveaux membres. La plupart des sites peuvent être visités gratuitement, mais on peut également s'abonner en tant que membre privilégié. Dans ce dernier cas, il faut être prêt à dépenser 15 à 20 dollars par mois pour pouvoir inscrire son profil personnel parmi les 400 000 autres fiches que compte en moyenne un site de rencontre.

Il n'y a pas si longtemps, les agences de rencontres étaient encore considérées comme la dernière option qui s'offrait aux célibataires désespérant vraiment de trouver quelqu'un. Aujourd'hui, bien que le préjugé persiste, nombreux sont ceux qui ont entendu parler de quelqu'un, frère, amie ou collègue, ayant fait une rencontre grâce à Internet.

Relations sérieuses, aventures, amitiés, toutes les raisons sont bonnes pour parcourir le Web à la recherche du « cyber-partenaire » idéal. On peut même effectuer des recherches précises selon différents critères : taille, couleur des yeux, mais aussi pays d'origine et revenus mensuels, afin de trouver la personne qui répondra exactement à ses attentes. Sur certains sites il nous est même permis de savoir approximativement combien de kilomètres nous séparent de l' élu de notre cœur et, bien sûr, de nous assurer que nos signes astrologiques sont compatibles.

Après avoir créé le profil de la personne idéale, les *Casanova* en herbe sont avertis par courriel dès que quelqu'un correspondant à leurs critères s'inscrit sur le site.

Pour les timides, c'est le rêve. Caché derrière un écran d'ordinateur et un pseudonyme exotique, même le moins téméraire des *Dons Juans* peut laisser libre cours à ses élans romantiques. Mais de plus en plus de gens s'inscrivent, déclarant qu'ils n'ont pas le temps de rencontrer quelqu'un autrement. Avec Internet, plus besoin de chercher quels vêtements porter pour sortir dans un bar. Certains disent naviguer sur le Web à l'heure du midi ou encore chez eux, le soir, en robe de chambre et pantoufles.

Les sites de rencontres n'existent que depuis 1997 au Québec et le phénomène lui-même est encore nouveau. Il est difficile de juger de la longévité des couples qui se forment dans le cyberspace. Pourtant, de nombreux témoignages d'initiés publiés sur Internet semblent nous laisser croire qu'il y a un avenir pour ce nouveau type de rencontres.

Pour ceux qui voudraient tenter leur chance :

Réseaucontact :

<http://www.reseaucontact.com>

WebSeduction :

<http://www.webseduction.com>

LavaLife (en anglais) :

COMITÉ DE RÉDACTION

Rédactrice en chef : Marie-Hélène Proulx.

Pupitreurs : Normand Bélisle, Philippe Crowe et John Tang.

Collaborateurs : Marie Ginette Bouchard, Laurence Clavel, Véronique Demers, Isabelle Lavigne, Erwan Le Fur, Pascal Patron et François Trudel De Gagné.

Réviseurs : Laurence Clavel, Frédérique Grambin, Sylvie Maynard et Mélanie Sigouin.

Superviseur : Jean-Claude Leclerc.

AVIS AUX COLLABORATEURS

Vous voulez participer au prochain numéro ? Envoyez-nous un texte de 3500 caractères (espaces comprises), police Times 12 points, double interligne.

Indiquez le titre de votre article dans la case objet de votre courriel adressé à :

lereporter@agefefp.qc.ca

Le Comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Il se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

Prochaine date de tombée :

10 janvier 2003

SOCIÉTÉ

Catherine, une MAMA-Africa

ISABELLE LAVIGNE

Pourtant, Catherine n'a rien d'une « mama »... Petite, jolie et svelte, à l'allure plutôt sportive, on ne l'imagine pas non plus s'apprêtant à enfiler une tenue de gala. Mais la jeune femme de 29 ans s'est prêtée au jeu d'une grande soirée car la cause en vaut bien l'inconfort. Lors du Gala de Forces Avenir 2002, Catherine Boileau, étudiante au doctorat en Santé publique à l'Université de Montréal, remporte un des prix les plus prestigieux de la soirée, une bourse de 15 000 \$ et le trophée projet Avenir par excellence pour son projet « Safina » de la Fondation MAMA-Africa.

Pourquoi l'Afrique ?

C'est vêtue d'un jean et d'un t-shirt qu'à l'été 2000, Catherine entreprend un stage bénévole à titre de microbiologiste à l'hôpital du petit village de Shirati en Tanzanie. Catherine part à l'aventure avec une collègue, Sophie Chabot. Elles choisissent un de ces petits coins d'Afrique que Catherine considère « pas assez pitoyable pour être montré à la télévision dans une émission à but humanitaire, ni assez exotique pour paraître au canal *Découverte* ». Leur mission vise l'amélioration des services généraux de santé de l'hôpital Rao dont la population est constamment menacée par les épidémies, en particulier le VIH. La réalité des enfants orphelins du sida les touche, elles en feront une priorité.

Pendant leur séjour, les deux jeunes femmes sont marquées par l'accueil de cette communauté. Catherine et Sophie passent leurs soirées en compagnie des femmes influentes du village. Celles-ci leur font part des nouvelles du village et discutent des problèmes de la communauté. À travers ces rencontres informelles, un partenariat s'installe rapidement entre les villageoises et MAMA-Africa, un organisme de bienfaisance que Catherine et Sophie fondent dès leur retour à Montréal et auquel s'ajoute Claudio Del Chiappa, trésorier. L'objectif commun d'une meilleure qualité de vie pour les enfants orphelins devient une promesse. C'est là que Catherine choisit le nom « Safina » pour son projet, terme qui signifie en swahili, « bien-être ».

Pourquoi le sida ?

À partir de février 2001, le projet « Safina » démarre sur la base de deux programmes : l'établissement d'un parrainage, afin que des enfants orphelins aient accès à

l'école, à une saine alimentation et à des soins de santé, puis la mise sur pied d'un orphelinat de dernier recours avec une mère adoptive, afin de pourvoir au développement psychologique et intellectuel de filles et garçons âgés entre 6 et 15 ans.

Catherine sonne l'alarme : bientôt 11 enfants sur 100 seront orphelins. Après la mort de leurs parents, ces enfants perdent souvent leurs droits à la terre et à la maison familiale. Sans éducation, support familial ni travail, ces enfants laissés à eux-mêmes se retrouvent le plus souvent à la rue où ils adoptent, pour subvenir à leurs besoins, un style de vie dangereux. Dans un tel contexte, ces enfants deviennent à leur tour vulnérables à l'infection par le VIH.

15 000 \$, pourquoi pas ?

Catherine n'hésite pas à réinvestir dans la fondation cette « subvention » inespérée de 15 000 \$. Le projet « Safina » permet le parrainage d'une vingtaine d'enfants, ainsi que l'hébergement d'une dizaine d'orphelins au centre d'accueil. Un an après, Catherine est fière mais voit aussi l'urgence de mettre en place un programme de prévention et de dépistage du VIH. Sa robe de soirée rangée au fond du placard, sac au dos, elle repart sur le terrain...



POLITIQUE

Le chômage plutôt que la mort

ERWAN LEFUR

Depuis que le Premier ministre Jean Chrétien a annoncé la ratification du protocole de Kyoto avant la fin de l'année, on assiste à une levée de bouclier de la part de plusieurs provinces. La plus active à essayer de faire capoter la signature du Canada est l'Alberta qui tire le principal de ses profits de l'exploitation pétrolière.



Entre 1990 et 2000, la province de l'Alberta a augmenté ses émissions de gaz à effet de serre (GES) de plus de 30 %. Le protocole de Kyoto prévoit par ailleurs que les pays impliqués doivent ramener leurs émissions à un niveau inférieur de 6 % à ce qu'il était en 1990. De plus, appliquant le principe du « pollueur-payeur », le ministre fédéral de l'environnement, David Anderson, estimait récemment que « les objectifs de l'Alberta doivent être ceux de Kyoto ». En clair, le gouvernement albertain doit trouver des solutions pour diminuer ses émissions polluantes du tiers de ce qu'elles sont aujourd'hui. Pas étonnant donc que l'annonce de Jean Chrétien ait provoqué quelque inquiétude dans les Prairies.

Toutefois, s'il est essentiel de considérer les questions économiques, le temps n'est plus aux tergiversations. Le réchauffement climatique est une réalité, et ses effets destructeurs sont déjà en cours. Si son origine anthropique (provoquée par les activités humaines) n'est pas démontrée de façon formelle, il existe un large consensus au sein de la communauté scientifique estimant que le rejet dans l'atmosphère de GES est fort probablement partie prenante du problème. Les prévisions des modèles météorologiques sont telles qu'il serait de toute façon suicidaire de ne pas tenter d'inverser la ten-

dance en modifiant nos habitudes de consommation, et par là même en redéfinissant l'échiquier industriel. C'est ce qu'on appelle le principe de précaution.

Réal Decoste est directeur du programme Ouranos, un consortium mis sur pied avec l'aide du gouvernement du Québec, afin d'aider les acteurs, publics et privés, à adapter leurs activités à la nouvelle donne climatique. Pour ce physicien de formation, le protocole de Kyoto n'est qu'« une goutte d'eau dans l'océan ». Certes, les pays signataires vont émettre moins de ces gaz qui contribuent en partie au réchauffement de la planète. Mais « d'autres États vont prendre la relève », et il faudrait une dizaine d'accords semblables à celui de Kyoto, pour rétablir la situation.

« Nous sommes déjà sérieusement dans le trouble », ajoute M. Decoste. « Tant et si bien que le temps n'est plus seulement à se demander comment il serait possible de ralentir le réchauffement climatique, il devient également primordial de voir de quelle façon nous allons nous y adapter ». Aux sceptiques, il rappelle que ce réchauffement n'est pas seulement un mythe et qu'on en observe déjà les effets dans le nord du Québec, où le pergélisol (sol gelé en permanence) perd du terrain chaque année.

L'Alberta, de son côté, a vu la température moyenne dans les Prairies augmenter d'un degré Celsius au cours des 30 dernières années. C'est deux fois plus que l'accroissement moyen sur la planète au cours de la même période. « Cette année, pour la première fois, les éleveurs de l'Alberta ont dû importer du grain pour nourrir leur bétail », explique M. Decoste. Le gouvernement albertain se dit conscient du problème. Dans un rapport intitulé « Taking action » et publié le mois dernier, la province de l'ouest propose seulement de « diminuer les augmentations des rejets de GES ». On est loin des objectifs, déjà insuffisants, de Kyoto. Espérons, pour les générations futures, si ce n'est pour nous-

INTERNATIONAL

L'affaire Hanssen : espionnage 101

FRANÇOIS TRUDEL DE GAGNÉ

Le téléfilm *Masterspy : The Robert Hanssen Story*, récemment diffusé à la télévision américaine, confirme que, bien avant les événements de septembre 2001, les services de renseignements de l'Oncle Sam souffraient déjà de la vision obtuse de ses dirigeants. En effet, en 1994, quelque trois années après la chute de l'URSS, marquant d'un gros trait rouge la fin de la guerre froide, le gouvernement américain croyait avoir démasqué le traître ayant causé le plus de dommages à la sécurité de la patrie depuis « l'année de l'espion ». Aldrich Ames, jusque-là chef de secteur du contre-espionnage soviétique (puis, russe) à la CIA, avait fourni à ses « maîtres », entre autres, les noms de quelque 25 agents travaillant activement comme espion pour le compte des Américains. Nombre d'entre eux furent exécutés.

Le gouvernement américain se trompait magistralement. Six ans, presque jour pour jour, après l'arrestation de Ames, la police fédérale américaine (FBI) démasquait une nouvelle taupe qui, à la stupéfaction de toute la communauté du renseignement, se révéla comme LA référence postguerre froide en la matière. Robert Phillip Hanssen, un spécialiste du contre-espionnage au FBI, livra aux soviétiques (puis, aux russes) durant plus de 15 ans, quelque 6 000 pages de documents et 27 disquettes informatiques répertoriant certains des programmes les plus névralgiques de son pays. Dès ses premiers contacts, que le FBI retrace à 1985, Hanssen révéla la présence de trois taupes recrutées par les



États-Unis dans sa lutte contre le communisme international : une information qui vint confirmer les dires d'Aldrich Ames, alors aussi au service du KGB. Deux de ces trois agents furent jugés et exécutés. La crédibilité de Hanssen ne faisait alors aucun doute. C'est dans un coin retiré d'un parc d'une banlieue paisible de Washington, non loin des quartiers généraux du FBI, que Hanssen prit possession de son premier « cachet » d'espion : 100 000 \$ en argent liquide, dissimulés dans un sac d'ordures placé à un endroit que la nouvelle recrue avait désigné au préalable.

Si les deux parties purent mener leurs affaires clandestinement sans encombre jusqu'à quatre mois seulement avant l'arrestation de Hanssen, c'est grâce à l'emploi rigoureux et systématique des techniques classiques du deuxième plus vieux métier du monde : emploi de pseudonymes et échange de documents et d'argent, en des lieux et à des heures prédéterminés. Parallèlement, Hanssen fouillait régulièrement le serveur informatique du FBI afin de détecter toute filature que ses patrons auraient initiée à son insu. Ce fructueux manège persista pendant 15 ans. Des hommes d'honneur en moururent. Ce qui permet de classer cette affaire dans les annales de l'espionnage traditionnel est non seulement l'habile utilisation que Hanssen a fait de toutes les astuces du métier pendant 15 ans, mais aussi les circonstances classiques de son arrestation. L'enquête du FBI fit appel non seulement aux techniques de surveillance les plus sophistiquées qui soit, comme la filature physique qui impliqua jusqu'à une douzaine d'agents placés stratégiquement en des lieux différents et à bord de divers moyens de transport — incluant des avions silencieux —, mais aussi aux révélations d'agents de pénétration au service des Américains. Comme quoi, la première leçon enseignée à « l'académie » doit toujours demeurer fraîche dans la mémoire de l'agent : dans toutes circonstances, tu ne pourras compter que sur toi-même.

Une journée dans la vie

MARIE-GINET

En l'écouter parler du Vietnam, du Laos et du Cambodge, on découvre une femme à l'affût du continent humain.

« Ce qui m'a le plus préparée pour le poste de rédactrice, ce ne sont pas tant mes reportages que ce que je suis comme personne : une psychologue, une diplomate et un casque bleu »

Carole Beaulieu est une femme à la curiosité insatiable. La curiosité, elle est tombée dedans quand elle était jeune, comme Obélix dans la potion magique! Sans diplôme, mais pas sans papiers, elle a mené, en 25 ans, une carrière sur mesure, sans avoir l'ambition pour fanion, mais plutôt la soif de connaître, pour passeport. Depuis quatre ans, elle est à la tête de *L'actualité*, le plus important magazine d'affaires publiques au Québec. Portrait d'une enfant timide qui est devenue rédactrice en chef à 40 ans...

Grande et mince, elle arrive au café où nous avons rendez-vous, vêtue d'un pantalon sport, d'un chandail brun et d'une veste jaune citron sans manches... Une rédactrice en chef au style décontracté. Elle s'excuse de son retard : une urgence à régler à la maison — sa fille était malade. Malgré son horaire chargé, cela ne l'empêchera pas de m'accorder les 45 minutes promises.

« J'étais timide à l'école et je vivais pour ainsi dire dans mes livres », dit-elle entre deux gorgées de café. « Je rêvais de devenir danseuse, patineuse artistique, astronaute ou architecte. » Que faire quand tous ces métiers vous passionnent et que vous n'avez qu'une vie à vivre. « J'ai réalisé que le métier de journaliste m'offrait la possibilité de vivre des milliers de vies, et que c'était la seule façon d'avoir toutes les réponses à mes questions. »

Dans la vingtaine, elle commence un baccalauréat en journalisme à l'Université Carleton, à Ottawa. Elle ne pourra le terminer. Elle doit retourner à Montréal pour s'occuper de sa mère mourante. Elle entre ensuite au *Messenger de Verdun* comme journaliste. Quelques années plus tard, elle devient responsable des sections santé, jeunesse et immigration au journal *Le Devoir*. Elle part un an en Europe grâce à une bourse d'études en journalisme. À 30 ans, Jean Paré la recrute comme journaliste à *L'actualité*. Elle y restera 10 ans comme reporter.

Creuser des dossiers, faire des reportages, aller au fond des choses l'ont toujours passionnée. Elle s'est toujours sentie plus à l'aise d'interviewer des gens simples que des gens riches. Il faut voir s'allumer la lueur dans ses yeux quand elle parle des interviews réalisées au Vietnam et de son reportage avec des femmes du Malawi.

En 1992, grâce à la Bourse du Institute of Current Affairs, elle séjourne deux ans au Vietnam. Elle se retrouve dans un pays où l'apprentissage de la liberté se fait sous des formes différentes d'ici. Elle en revient profondément bouleversée. En l'écouter parler du Vietnam, du Laos et du Cambodge, on découvre une femme à l'affût du continent humain.

Quand elle vivait à Paris, elle se reconnaissait dans la langue, le système politique et les références culturelles des gens, mais en Asie, elle s'est retrouvée à mille lieues de ses références culturelles et sociales.

« Il faut savoir perdre ses points de repère et cultiver le doute pour être un bon reporter. Les mots cachent des choses. Comme journaliste, il faut amener les gens à dire concrètement ce qu'ils veulent dire. Il faut entendre la dissonance à travers la grande complexité du monde », poursuit-elle.

Devient-on rédactrice en chef de *L'actualité*, à l'aube de la quarantaine par témérité ou par inconscience ? À trop simplifier, on passe à côté de la vérité.

Elle n'avait pas envie pour deux sous d'être rédactrice en chef. Elle ne se voyait pas diriger une équipe. Jean Paré finit pourtant par la convaincre qu'elle a toutes les qualités pour ce poste. L'ajustement s'est fait progressivement avec l'aide de Jean Paré qui est resté deux ans pour assurer la transition. Depuis 1998, elle a installé un style de gestion collégial. « Ce qui m'a le plus préparée pour le poste de rédactrice, ce ne sont pas tant mes reportages que ce que je suis comme personne : une psychologue, une diplomate et un casque bleu », précise-t-elle.

Sa vision de la gestion, elle la doit à Jean Paré et à Paule Beaugrand-Champagne. Grâce à eux, elle a appris à développer ses propres outils. Depuis un an et demi, elle se sent à l'aise dans son rôle de rédactrice en chef. Mais, cela ne s'est pas fait tout seul, car un événement imprévu est venu bouleverser sa vie. Au moment de sa nomination, les médecins ne lui donnaient plus d'espoir quant à

LUX SUR ...

d'une rédactrice en chef

TE BOUCHARD



une possible maternité. Avec son conjoint, elle envisageait l'adoption quand l'impossible rêve, comme chantait Jacques Brel, s'est concrétisé. Elle était enceinte. Une double aventure allait commencer : être maman et rédactrice en chef en même temps — avec les soubresauts que cela implique.

Ses journées commencent très tôt et finissent vers minuit après la lecture des principaux quotidiens canadiens et des magazines étrangers. Grande passionnée de livres depuis son enfance, elle lit cinq ou six livres de front. Les bouquins traînent un peu partout dans sa maison : un essai sur la guerre en temps de paix dans la chambre, un recueil de nouvelles africaines au salon, des livres de science-fiction dans les toilettes, sans oublier les romans qu'elle lit dans le métro.

« Quand je lis, des idées de sujets s'allument dans mes neurones. À *L'actualité*, les sujets doivent être prêts deux mois à l'avance », lance-t-elle. « Il faut rester à l'écoute et lire beaucoup. Je n'ai jamais eu à garder autant d'informations en même temps dans ma tête. On est une petite équipe : quatre journalistes et une cinquantaine de pigistes. Il faut constamment évaluer si on est dans la bonne direction, suggérer des noms, des numé-

ros de téléphone. C'est un travail extrêmement exigeant. »

Elle reconnaît sans ambages qu'elle ne pourrait pas occuper ce poste sans l'aide de son mari. Il a choisi de rester à la maison pour s'occuper de leur fille âgée de deux ans et demi. « C'est lui qui cuisine, qui va porter mes vêtements chez le nettoyeur et qui amène Gabrielle à la garderie », dit-elle, avec le sourire d'une femme qui connaît sa chance.

Si Carole Beaulieu est une femme de tête, c'est aussi une femme qui aime s'amuser. Quand la pression est trop forte, elle lit des romans de science-fiction, fait du patin à roulettes, danse avec sa fille, en vivant à Verdun, dans ses racines, au bord du fleuve. Il y a aussi les moments sacrés qu'elle consacre à sa fille tous les jours, sans oublier les week-ends.

C'est pour ça que vous ne la verrez pas beaucoup dans les cocktails, les lancements et les autres opérations de relations publiques qui ne font pas partie, pour le moment, de son horaire de rédactrice en chef. Cela ne l'empêche pas de penser presque 24 heures par jour aux deux prochains numéros de l'hiver 2003...

CINÉMA

Impression nèg'ative

ISABELLE LAVIGNE

Le Nèg', l'expression peut choquer, rebuter, mais ne laisse pas indifférent. Si elle n'éveille pas nécessairement en nous l'envie d'aller voir le dernier film de Robert Morin, elle génère, néanmoins, nombre d'articles dans plusieurs journaux du Québec. Le film *Le Nèg'* était à peine sorti en salle le 25 octobre dernier, que déjà son titre de même que son affiche avaient donné lieu à tout un débat. Ruse médiatique ? Certains auront douté de l'innocence du petit pêcheur noir en plâtre...

S'il s'agit d'une stratégie de la part du réalisateur, du producteur et du diffuseur, elle apparaît d'une part, simple mais efficace et d'autre part, tout à fait louable : créer une controverse qui fait parler du racisme et inévitablement aussi du film... Le tout s'appuyant sur un argument solide : l'art ne devrait pas être rassurant, mais servir à soulever des questions. Plusieurs critiques de cinéma se portent d'ailleurs à la défense de l'artiste.

On cite, par exemple, Robert Morin en exerçant : «Le racisme, c'est comme du vandalisme perpétré sur des humains.» D'autres considèrent, cependant, que cette comparaison ne convainc pas tout à fait. Celui qui placarde les murs d'affiches présentant le mot *nèg'* en grosses lettres n'est-il pas lui-même un vandale ?

Des groupes qui militent contre le racisme dénoncent cette «campagne de marketing *cheap*» et déplorent l'absence de mise en contexte entourant l'affiche et le titre. Dans une lettre parue dans *La Presse*, Adelin Brunal, au nom de Jeunesse noire en action (JNEA), prend la parole et déclare : «*Le Nèg'* : une affiche raciste.» En premier lieu, il exprime son mécontentement à l'égard de l'affiche qui figure sur plusieurs murs de la ville de Montréal. Selon lui, cette affiche est un contresens du film. Même si le film a pour

«mandat de dénoncer» le racisme, l'affiche, quant à elle, refléterait plutôt une image péjorative des personnes de descendance africaine. En second lieu, il demande le retrait des affiches du film et l'arrêt de la diffusion de toutes formes de publicité impliquant le terme *nèg'* et l'image du pêcheur noir en plâtre.

«Tant qu'il y a un débat...», répond à son tour Robert Morin. Admettant que l'affiche peut évoquer pour certains des connotations péjoratives, le cinéaste rétorque ensuite que «ce n'est pas à eux que s'adresse [son] film... [mais] aux frustrés, aux ignorants» qui utiliseraient couramment le terme en cause. M. Morin dit avoir confiance en sa «stratégie».

Le lecteur semble ici en droit de se demander si certains se laisseront prendre au jeu, seront séduits par l'affiche et le titre, de sorte qu'ils croiront aller voir une comédie raciste... Peut-on vraiment espérer que ces personnes arrêtées par des clichés et des préjugés modifient leurs conceptions à l'endroit des personnes d'origine africaine ?

Les médias ont encouragé les échanges au cours des quelques jours qui ont suivi la controverse. Le tollé médiatique ayant précédé la sortie du film, les articles consacrés au contenu n'ont pas été nombreux. La «stratégie» commerciale ciblait peut-être autre chose...

Dernièrement, la politique du long-métrage à Téléfilm Canada a pris une nouvelle direction. L'institution a choisi de donner la priorité aux projets de film qui présentent «un bon potentiel de recettes-guichets». Le film de Robert Morin aurait-il été financé selon ce nouveau critère de performance ? De même, le titre et l'affiche du film auraient-ils été choisis également selon cet objectif ?



CULTURE

Artistes de l'espace au CCA

VÉRONIQUE DEMERS

Qui ignore où se trouve le Musée d'art contemporain, la basilique Notre-Dame ou le Musée des beaux-arts de Montréal ? Toutefois, près du boulevard René-Lévesque, rue Baile, le Centre canadien d'architecture (CCA), lui, est plutôt méconnu du public.

Lieu de diffusion culturelle consacré à l'architecture, à son évolution et aux principaux acteurs modifiant le cours de l'histoire dans ce champ d'étude, le CCA accueille actuellement dans ses salles Jacques Herzog et Pierre de Meuron, deux prestigieux architectes originaires de Bâle, en Suisse.

Bien qu'ils ne soient pas archéologues, Herzog et de Meuron ont voulu créer avec *Archéologie de l'imaginaire* une sorte de musée d'histoire naturelle, en exposant une panoplie d'objets divers tels que des daguerréotypes, des photographies et des fossiles. Même une sculpture en bronze d'Alberto Giacometti, *Homme qui marche*, datant des années 60, figure parmi le paysage culturel des différents éléments réunis!

L'agence Herzog & de Meuron a numéroté ses projets depuis le tout début de sa fondation, en 1978. *Archéologie de l'imaginaire* porte le numéro 183. Au

début du parcours de l'exposition, Philippe Ursprung, le commissaire, dit à propos de l'événement que « vous ne verrez ni photographie, ni documents, ni plans, ni maquettes de présentations. Nous vous convions plutôt à imaginer vous-mêmes votre propre parcours ».

L'exposition présentée au CCA mêle à la fois les travaux des architectes ainsi que les objets et les œuvres qui les ont le plus fascinés, démontrant du coup leur processus créatif. « Nos maquettes et nos expériences avec les matériaux ne sont pas des œuvres

d'art, mais plutôt un tas de rebuts », dit Herzog. Les deux architectes suisses ont pour passion une réalité qui dépasse l'architecture tangible : « Nous aimons sa qualité spirituelle, sa valeur immatérielle. »

Veulent-ils donner une âme à des matériaux qui n'en ont pas ? Chose certaine, ils veulent travailler avec autre chose que seulement du béton armé, par exemple. Ils ont donc réalisé des images photos imprégnées sur des blocs de béton et des panneaux de verre par sérigraphie. On y voit notamment une feuille au style fossilisé. « La façade est virtuellement saturée par l'i-

mage », disent les deux photographes. L'intégration d'impressions, de photographies et de moulages dans leurs projets posera un jalon important dans la carrière de Jacques Herzog et de Pierre de Meuron.

Après plusieurs années de travail, ils ont été lauréats en 2001 du Prix Pritzker, la plus haute distinction offerte dans le domaine de l'architecture. Un projet les a véritablement fait connaître : il s'agit de l'entrepôt Ricola à Laufen en Suisse, en 1987, qui a intéressé autant le monde des arts que celui de l'architecture.

Les deux associés ne sont pas étrangers au monde des arts. Jacques Herzog a d'ailleurs mené une carrière artistique en produisant des

sculptures et des installations. Il a également conçu des vidéos, alors qu'il recevait peu de commandes à titre d'architecte.

Un des derniers projets de l'agence Herzog & de Meuron, encore en cours, est le siège de Prada à Tokyo, qui devrait se terminer en 2003.

L'exposition *Archéologie de l'imaginaire* au CCA se poursuit jusqu'au 6 avril 2003.

Informations (514) 939-7026. Entrée libre aux étudiants le jeudi et au grand public le jeudi soir à compter de 17 h 30.



«Moi je publie» 3^e édition

800 \$ en prix!

(L'emploi du masculin n'est utilisé que pour alléger le texte. Ce concours est ouvert à quiconque correspond aux critères d'inscription)

Vous avez le goût d'écrire et d'être publié ?

L'Association générale des étudiants et des étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente (AGEEFEP) et la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal (FEP) vous offrent cette chance. Vous n'avez qu'à produire un article en lien avec le monde de l'éducation pour fin de publication dans la revue Cité éducative, la revue de votre association étudiante. L'objectif est d'amener l'étudiant à produire un article de fond dans un domaine lié à l'éducation (de 4 à 4,5 feuillets) et qui vise un public qui est soit aux études, soit intervenant dans le domaine de l'éducation universitaire.

800 \$ en prix

Cette année, le concours prend de l'ampleur ! Grâce à la participation de Pepsi, ce n'est plus un mais bien deux textes qui seront primés. Les auteurs des deux textes gagnants recevront respectivement 500 \$ et 300 \$. L'article peut être une recherche, une analyse, une entrevue ou un reportage. Les travaux réalisés dans le cadre d'un cours sont également admissibles. Les participants doivent prendre en compte la date de parution de la revue, le public cible et l'espace alloué.

Règlements

Tout étudiant et étudiante inscrit au programme de certificat en journalisme ou en rédaction de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal peut soumettre un texte. **Vous devez faire parvenir votre article à l'adresse indiquée sur le formulaire d'inscription, dans une enveloppe portant la mention «Moi je publie» avant le 19 décembre, 17h.** Dans le cas où votre texte serait primé, vous devrez être en mesure de le transmettre par courriel.

Un jury formé de trois personnes (AGEEFEP, représentant de la FEP et chargé de cours) évaluera la qualité de l'écriture, la pertinence de l'article, le sujet retenu et l'angle du traitement.



Formulaire d'inscription

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Signature autorisant la publication de l'article : _____

Tél. () - _____

No d'étudiant(e) : _____

Certificat : _____

Faire parvenir le tout avant le 19 décembre à : «Moi je publie»
Pavillon J. A. DeSève, bureau B-2419,
C.P. 6128, Succ. Centre-ville,
Montréal, Québec, H3C 3J7

CHRONIQUE VIN

Des livres à boire

PASCAL PATRON

Même si les livres offrent un contenu agréable, ils sont loin de suppléer le plaisir des papilles gustatives. Autrement dit, rien ne remplace l'expérience concrète et réelle d'un verre de vin. Pour se souvenir, il vaut mieux se rincer le gosier à répétition que l'œil. En ce sens, les guides et les encyclopédies vinicoles ne servent qu'à approfondir les notions déjà acquises par la dégustation en permettant de faire connaître les régions viticoles et leurs vins. Comme le dit le proverbe : *C'est en forgeant qu'on devient forgeron.*

Cependant, comme chaque automne, après les vendanges, les librairies voient fleurir sur leurs rayons bon nombre de livres sur les vins. À l'approche de Noël, voilà des suggestions idéales de cadeaux pour ceux et celles qui se passionnent pour le sujet et qui préfèrent la théorie à la pratique.

Il existe des ouvrages qui peuvent servir de référence en la matière tels que l'incontournable *Encyclopédie du vin* de Jancis Robinson, publiée chez Hachette, *Le nouveau guide des vins d'Italie* écrit par le Québécois Jacques Orhon et qui vient de sortir aux Éditions de l'Homme ou encore *Vins et vignobles de France* publié chez Larousse. En plus des encyclopédies, qui nous renseignent sur les différents cépages et régions des divers pays producteurs, on dénombre plusieurs guides d'achat qui permettent aux consommateurs de faire des choix éclairés. Parmi les guides du Québec, on trouve *Les sélections du sommelier 2003* de François Chartier, chez Stanké, et *Le guide du vin 2003* de Michel Phaneuf, aux Éditions de l'Homme. Et cette année, *Le Guide AUBRY 2003 des meilleurs vins et spiritueux* de Jean Aubry, chroniqueur en vin au *Devoir*, publié chez Stanké, vient concurrencer les autres guides. Tous ces guides donnent de bonnes indications concernant la description des vins et leur mariage avec certains mets. Parmi les guides publiés



en France, on trouve le *Guide Hachette* des vins 2003, malheureusement axé essentiellement sur la France et le controversé *Guide Parker des vins de France* de Robert Parker, l'homme qui a fait connaître les vins français à l'Amérique. La liste est encore longue car tous les goûts sont dans la nature. Finalement, il suffit de trouver le livre qui se rapproche le plus de ses goûts. Le livre ne servant que de complément à la dégustation, il ne restera qu'à mettre en pratique ce qui aura été lu!

LES AUBAINES DÉGUSTÉES

En produit régulier à la SAQ :

Peron Reserva, Torrontes, Mendoza 2002

(12,30 \$ +628149). Ce vin blanc argentin développe au nez des effluves intenses de fruits blancs (abricot, pêche) et de fruits exotiques (litchi). En bouche, sa vivacité et sa rondeur en font un vin très agréable en toutes occasions.

Castel Montplaisir, Cahors 1999 (12,95 \$

+606426). Ce vin rouge du Sud-Ouest de la France est le deuxième vin de Cahors du château Lagrezette. Il est tout en fraîcheur et en souplesse. D'une couleur profonde, il est fruité (fruits noirs) et riche. C'est un vin puissant qui possède des tanins soyeux. Il s'harmonisera très agréablement avec les gibiers et le canard.

En spécialité à la SAQ :

Cent'are, Nero d'Avola 1999 (13,50 \$ +851089).

Ce vin rouge italien, et plus exactement sicilien, est d'une belle couleur rubis. Au nez, il développe des arômes intenses de griottes, accompagnés de notes plus épicées. En bouche, même si ses tanins sont encore un peu anguleux, il possède une belle structure et une belle longueur. Ce vin accompagnera très bien les pâtes avec une sauce à la viande épicée.

NB : Le chiffre à côté du prix indique le code de la SAQ.

Les pros de l'écriture

VÉRONIQUE DEMERS

Écrire est un acte quotidien pour bien des gens, mais certains d'entre eux ont décidé d'en faire leur gagne-pain. Il ne s'agit pas ici d'écrivains, ni de journalistes, mais bien de rédacteurs. Les maisons de production, les maisons d'édition, l'ONF et les entreprises d'informatique ne sont que quelques-uns des endroits où l'on retrouve les rédacteurs.

Pour le rédacteur, il ne suffit pas simplement d'écrire. Il doit également démontrer une grande curiosité. Mais d'autres éléments entrent en compte. Selon **Mylène Forget**, présidente de *Massy-Forget relations publiques*, un bon rédacteur doit notamment « avoir une présentation personnelle soignée, arriver à l'heure et poser des questions pertinentes, afin de présenter un produit de qualité ».

Il n'y a pas qu'un seul chemin qui mène à la profession de rédacteur. La formation de ces pros de l'écriture est souvent diversifiée, et ils détiennent souvent une spécialisation.

Mylène Forget, elle, possède une formation en droit dont elle dit se servir tous les jours, comme quoi rien n'est perdu. « Un rédacteur n'est pas généraliste. Il doit en fait avoir une formation particulière qu'il fait profiter à l'entreprise », ajoute-t-elle.

Selon **Diane Labrecque**, rédactrice à *Desjardins sécurité financière*, dans bien des cas, il faut avoir d'autres cordes à son arc que la seule formation du programme en rédaction.

Julie Jean, chargée de cours au certificat de rédaction à l'Université de Montréal, précise toutefois que le programme correspond parfaitement aux normes et exigences du marché.

Le bilinguisme et la connaissance des logiciels sont des conditions *sine qua non* pour le rédacteur. Pour **Marc Dionne**, réviseur principal pour l'entreprise *Big Knowledge*, une entreprise en informatique, le logiciel *Frame Maker* est actuellement l'outil le plus

puissant sur le marché. « C'est un outil de mise en page qui permet la gestion de documents très volumineux », dit-il.

Être rédacteur, c'est écrire, mais aussi écouter. « Le bon rédacteur a une grande qualité d'écoute. Il doit saisir ce que le client veut faire passer comme message, pour répondre à ses besoins et non à nos propres désirs », affirme Diane Labrecque.

Quant aux difficultés auxquelles le rédacteur peut se heurter, ce serait la synthèse des idées et le res-

pect des échéances, souvent serrées. « Il ne faut pas avoir peur de négocier. Mais si rien n'est possible, il faut aller à l'essentiel, ce qui veut dire parfois de tourner les coins ronds », croit Diane Labrecque.

Le salaire d'un rédacteur débutant est plutôt modeste. À titre de pigiste, il gagne entre 50 \$ et 100 \$ l'heure. Ce sont la rapidité, l'efficacité, l'expertise et le respect des délais qui vont influencer le taux horaire. S'il possède moins de trois ans d'expérience, le rédacteur en herbe gagne moins de 90 \$ l'heure. Actuellement, les possibilités d'emploi pour les finissants se trouvent dans le secteur public, où l'on offre

des stages coopératifs rémunérés.

Au sein des entreprises, il y a peu ou pas de stagiaires, mais plutôt des rédacteurs juniors. C'est souvent par manque de temps que les entreprises privées n'acceptent pas de stagiaire. L'étudiant frais émoulu doit donc souvent commencer avec le bénévolat, qui, toutefois, devient rapidement un investissement. Il peut ainsi se bâtir un portfolio intéressant et diversifié.

Pour ceux et celles qui veulent se lancer corps et âme dans le métier, sachez que le rédacteur doit continuellement apprendre et ne jamais rien tenir pour acquis.

« Pour le rédacteur, il ne suffit pas simplement d'écrire. Il doit également démontrer une grande curiosité. »